

University of San Diego

Digital USD

Tome 1

Manuscripts de Marguerite Durand

1925

Antisémitisme; Affaire Dreyfus; Séverine interroge le pape Léon XIII

Marguerite Durand

Michèle C. Magnin

University of San Diego, mmagnin@sandiego.edu

Follow this and additional works at: <https://digital.sandiego.edu/durand-tome1>



Part of the [Feminist, Gender, and Sexuality Studies Commons](#), [History of Gender Commons](#), [Journalism Studies Commons](#), [Labor History Commons](#), [Other French and Francophone Language and Literature Commons](#), and the [Social Work Commons](#)

Digital USD Citation

Durand, Marguerite and Magnin, Michèle C., "Antisémitisme; Affaire Dreyfus; Séverine interroge le pape Léon XIII" (1925). *Tome 1*. 2.

<https://digital.sandiego.edu/durand-tome1/2>

This Transcription is brought to you for free and open access by the Manuscripts de Marguerite Durand at Digital USD. It has been accepted for inclusion in Tome 1 by an authorized administrator of Digital USD. For more information, please contact digital@sandiego.edu.

**ANTISEMITISME - AFFAIRE DREYFUS –
SEVERINE INTERROGE LE PAPE LEON XIII**

Quand, un beau matin, ils entendirent une innombrable quantité de camelots crier un nouveau journal : *La Libre parole*, les Parisiens, selon leur habitude, s'empressèrent de se le procurer.

Ce journal était violent dans le fond autant que dans la forme. Sa mauvaise foi était évidente. Il respirait et prêchait la haine. Cela était plus que suffisant pour lui assurer un public.

D'autant que la malignité n'avait plus de porte parole.

Henri Rochefort était fort diminué depuis l'échec du Boulangisme. Sa verve se tarissait en même temps que les lecteurs de son journal *L'Intransigeant*. L'opinion qu'il avait lassée se détachait de lui comme un enfant d'un vieux jouet... une place était à prendre dans le journalisme de combat. Un certain Edouard Drumont la convoitait. Il s'en empara vite.

Et *La Libre Parole* connut le succès.

Il faut noter que, contrairement à la logique, ce furent les instruits, les pondérés, les raisonnables, dont la clairvoyance fut alors en défaut.

"De l'antisémitisme à notre époque !" dirent-ils. "Des querelles religieuses en pleine civilisation; sous un régime qui se réclame des grands principes de la Révolution, de la séparation des Eglises de l'Etat, du respect de toutes les croyances, de l'égalité de tous les citoyens !"

Et les gens raisonnables pensèrent: "C'est un petit vent de Fronde comme il en passe de temps en temps sur la France. Ça ne peut être sérieux. Cela ne durera pas."

Et puis qu'est-ce que c'est que ce Drumont?

On savait... ou plutôt très peu savaient qu'il avait été secrétaire d'un certain Marchal de Bussy, policier à la fin du Second Empire sous le nom de Stamir et directeur d'un journal : *L'Inflexible*.

Edouard Drumont s'était séparé de son patron d'une façon assez fâcheuse en lui enlevant sa maîtresse - ce qui se voit évidemment quelques fois - et, en même temps, ses meubles, ce qui se fait plus rarement.

On savait aussi que Drumont avait brûlé d'amour pour une femme qui fit beaucoup parler d'elle : la Païva à laquelle il écrivit des lettres passionnées et de laquelle il se vengea, ayant été repoussé, par des articles nombreux, violents et injurieux.

Elle était juive.

Mais ceci est un petit détail dans lequel on ne saurait trouver la cause ou l'une des causes de la création de *La Libre Parole*, du mouvement antisémitique qu'elle inspira, de la guerre odieuse qu'elle déchaîna.

Les raisons en étaient plus graves.

De nombreux auteurs ont été interrogés et ont donné leur opinion sur les causes de l'antisémitisme à la fin du siècle dernier. Ces consultations sont, à l'heure actuelle, encore intéressantes.

Des économistes, des philosophes, des professeurs d'université, des juristes... même des anthropologistes envisagèrent la question sous tous ses aspects... Certains – de beaucoup les moins nombreux – attribuèrent l'origine de l'agitation antisémite à la présence parmi notre peuple de race aryenne d'individualités nombreuses de race sémitique visant à exercer une direction politique et privée sur la civilisation spéciale à l'aryanisme. D'autres y voyaient des représailles politiques exercées par des catholiques conservateurs évincés du pouvoir par les nouveaux partis républicains.

- En réponse à Brunetière beaucoup se plurent à y voir "la rivalité du capital baptisé contre le capital circonscrit qui, autrefois, engendra l'antisémitisme législatif ... et sa raison d'être dans une période de dépossession que le capital et la propriété agricole traversaient alors."

- Mais les plus clairvoyants, ceux qui, quittant les hautes régions scientifiques ou philosophiques pour s'approcher plus près des réalités y virent surtout, comme Georges Renard, Yves Guyot, Henry Maret, de vrais laïques et de vrais républicains :
- un épisode de la réaction cléricale qui commença vers 1880, qui séduisit la bourgeoisie riche affolée par la peur des réformes sociales.
- la revanche de la vieille aristocratie territoriale contre la finance, l'industrie, le commerce et de simples rivalités mondaines.

Les dames de ce qui restait du faubourg St Germain ne pardonnant pas aux dames juives qui n'avaient point hérité d'ancêtres plus ou moins authentiques leurs loges à l'Opéra, leurs bijoux, leurs hôtels et leurs équipages.

Mais dans cette enquête, ce fut Henry Maret qui caractérisa le mieux et le plus justement le côté politique de l'antisémitisme dont l'origine, a-t-il écrit, est la même que la campagne des ralliés.

"Il fallait détourner l'opinion. Les cléricaux pour s'emparer de la République, avaient intérêt à lancer le peuple sur une fausse voie. Ils se mirent à exploiter l'impopularité des juifs, pensant habilement faire oublier ainsi celle des Jésuites."

Et les journaux cléricaux firent groupe avec *La Libre Parole*. Les principaux étaient :

La Croix et *Le Peuple Français* serviteurs de la politique vaticane qui préconisait en plein XIX^{ème} siècle, comme au temps de l'Inquisition, l'immixtion de l'Eglise dans la direction du gouvernement et l'intervention religieuse dans les conflits sociaux.

La Gazette de France, journal des débris de l'aristocratie de naissance.

L'Intransigeant - (rien de commun avec le grand journal d'aujourd'hui) où Rochefort était devenu, de démolisseur qu'il était autrefois, le conservateur des préjugés, des idées mortes, des sentiments stériles.

Tous ces journaux recrutaient la clientèle antisémite dans les cloîtres, couvents, monastères, presbytères, etc., dans la classe des petits bourgeois façonnés

par l'éducation religieuse, des financiers ruinés ou à la veille de l'être, des officiers sortis des jésuitières, jaloux de leurs prérogatives et soucieux de défendre l'accès de la carrière à qui n'était pas bien pensant.

Mais tout cela ce sont des définitions et des explications d'ordre plus ou moins scientifique. La réalité est à mon avis, bien moins complexe.

Le relevé de la fortune des congrégations venait d'être fait et allait être rendu public pour expliquer et justifier les mesures de défense que le gouvernement ne pouvait plus différer. Des cartes indiquant les propriétés terriennes des couvents étaient dressées... Le danger y apparaissait nettement.

Il fallait prendre les devants, détourner l'attention... Des cartes mentionnant les grandes propriétés juives furent dressées d'urgence.

Le public n'était pas encore familiarisé avec les grands milliardaires américains... Ce qui représentait, synthétisait pour lui la richesse c'était évidemment quelques familles juives. Diriger sur elles l'envie, la haine, en tâchant de réduire leur puissance d'argent, puissance moderne adverse des systèmes rétrogrades, ce fut l'œuvre tentée par les cléricaux... Une bonne partie de l'opinion publique s'y laissa prendre.

Au commencement de juillet 1892, le cardinal Rampolla, ministre d'Etat du Saint Siège recevait la lettre suivante:

Lettre¹ - page 130²

Le cardinal Rampolla ayant répondu dans la semaine en laissant prévoir que l'audience sollicitée serait accordée, Séverine la libre penseuse, Séverine la socialiste partit sans mettre son chapeau dans sa poche, pour aller au nom du *Figaro* interviewer le pape !

Ce pape était Léon XIII dont un portrait célèbre du peintre Chartran avait popularisé les traits. Profond diplomate, sa personne physique comme sa pensée étaient également impalpables... Il avait publié récemment des encycliques se résumant ainsi : "Immixtion de l'Eglise dans la direction du gouvernement, intervention de la puissance religieuse dans les conflits sociaux" mais la femme vaillante qui allait "vers le pilote incontesté des consciences catholiques" n'avait retenu dans la subtilité des formules que cette phrase : "Tous les biens de la terre appartiennent en commun et indistinctement à tout le genre humain." et elle venait, confiante en celui qu'elle pensait capable d'effacer les discordes de la triste humanité et de supprimer ses haines.

L'interview de Léon XIII par Séverine est restée célèbre dans les annales du journalisme. C'est un véritable chef-d'œuvre d'observation, de compréhension et de tact. Il fut universellement reproduit et commenté. L'ensemble de ses reproductions ne forme pas moins de deux copieux *in quarto*.

Donc en 1892, deux années par conséquent, avant l'épouvantable drame qui mit aux prises les Français; avant l'affaire Dreyfus que le mouvement antisémite préparait et rendait possible, une femme journaliste tentait l'apaisement des esprits, ne pensant pas dans la droiture de son âme, que les paroles de paix et de douceur qu'elle sollicitait et qui lui seraient en effet accordées ne seraient que paroles d'église c'est-à-dire à double entente toujours et toujours à double effet.

Le pape que Séverine a vu et entendu, placé dans un décor réel, c'est elle qui l'a créé. Le portrait qu'elle en a tracé n'est pas celui d'un pape, mais celui du pape, du pape idéal et devant qui juifs et chrétiens s'inclineraient également comme devant la personnification parfaite du beau, du bon, du juste, c'est-à-dire de ce que toutes les religions vénèrent s'il pouvait exister.

Que dit Léon XIII à Séverine?

- que le Christ a versé son sang pour tous les hommes
- que l'Eglise a mission de ramener à lui ceux qui n'y croient pas, par la persuasion et non par la persécution
- qu'elle doit abattre l'erreur sans violence envers les personnes
- que ces mots : guerre de religion ne vont point ensemble.
- que la guerre de race ne se comprend pas ; les âmes étant de même essence
- que l'Eglise ne veut pas, n'a pas à faire de politique
- que le pape souhaite le règne de la fraternité entre les hommes, l'oubli des discordes, l'avènement de la Paix.

Cela on s'y attendait.

Mais il lui dit aussi: "Si l'Eglise a mission de défendre les faibles elle a mission aussi de se défendre elle-même contre toute tentative d'oppression".

- Le règne de l'argent est venu. On veut vaincre l'Eglise et dominer le peuple par l'argent. Ni l'Eglise ni le peuple ne se laisseront faire.

Et alors questionna Séverine : les grands Juifs?

- Je suis avec les petits, les humbles, les déshérités... dit le Pape en guise de réponse et de conclusion...

Selon la coutume, les polémiques, les démentis des journaux catholiques – suivant l'expression vulgaire, noyèrent vite... le poisson, les uns disant que l'on se passera du Pape s'il ne veut pas en être, d'autres que le denier de St Pierre est le produit de grosses souscriptions, d'autres, enfin, se révoltant à la pensée que leur pape, leur chose, ait parlé librement avec la représentante d'un journal n'étant pas que de sacristie... et avec une femme !

Et pendant les deux ans qui suivirent, moines et curés, sentant la campagne au point, sachant l'opinion publique suffisamment préparée, descendaient dans la rue un bâton à la main, péroraient dans les meetings, et tout comme les bons laïques, distribuaient, à l'occasion, quelques horions aux cris fraternels de "A bas les Juifs!"

Ce fut une faute.

L'Eglise n'est puissante que lorsqu'elle agit dans l'ombre.

En agissant en pleine lumière elle s'est dévoilée, elle a laissé voir ses moyens, deviner ses buts ... et des yeux se sont ouverts...

1894 ! Ceux qui n'ont pas vécu cette année-là ne se feront jamais une idée – je ne dis pas exacte mais approximative des angoisses par lesquelles la moitié de la France a passé !

L'affaire Dreyfus n'est pas à raconter ici. Son côté effroyablement dramatique c'est la victime elle-même qui l'a le mieux décrit. Il faut lire le livre d'Alfred Dreyfus intitulé : *Cinq années de ma vie* pour comprendre les souffrances journalières endurées, journalièrement aggravées, subies par un être écrasé sous le

poids d'une accusation infâme et qui trouve dans sa seule conscience son désir farouche de prouver son innocence, la force surhumaine nécessaire pour résister aux supplices que les éléments, la maladie et d'infâmes bourreaux lui font endurer ! Le crime est si habilement préparé et si bien présenté que personne, d'abord, ne doute de l'infamie de l'accusé ni de l'intégrité de ses juges.

La condamnation est sévère : c'est parfait. La dégradation est méritée ; d'ailleurs le traître n'a-t-il pas avoué ?... On l'exile... on l'embarque... qu'il aille pourrir loin de la Patrie qu'il a trahie.

Une voix pourtant s'élève, une voix de femme...

Dreyfus vient d'être embarqué pour les Îles du Salut.

Convaincue comme tout le monde alors de sa culpabilité, Séverine, noblement, courageusement écrit dans le journal *L'Eclair* et sous ce titre " "Un Lâche"

article³

ceci :

Chaque mois qui passe va maintenant amener des incidents, des événements qui sonneront l'éveil des consciences, jeteront des lueurs dans l'ombre épaissie à plaisir.

Les découvertes du colonel Picquart concernant le vrai coupable : Esterhazy et son rapport à ses chefs... L'éloignement de ce même colonel Picquart vers des régions où l'on peut facilement disparaître... Les manœuvres du commandant Henry complice d'Esterhazy pour sauver celui-ci et perdre le colonel Picquart qui a découvert la vérité.

Les maladresses d'officiers aux abois ; les communiqués officiels à la presse et les réticences perfides ; des confidences, enfin ! qui commencent. Le zèle admirable de Mathieu Dreyfus qui sacrifie son temps, sa santé, sa fortune pour défendre, pour réhabiliter son frère qui ne cesse là-bas, dans sa cabane de l'Île du Diable, où sans raison il est aux fers, de clamer son innocence, tout cela commence à faire réfléchir !...

Puis les événements se précipitent, si sottement conduits d'abord qu'ils se retournent vite contre ceux qui les ont d'abord provoqués... La presse s'en empare et au milieu de tant de contradictions s'embrouille.

Voici le procès Esterhazy. Séverine y assiste... et nous donne, pour la première fois, l'impression du doute.

Hier matin, écrit-elle, je disais : "Rien ne prouve que Dreyfus soit coupable, mais rien ne me prouve non plus qu'il soit innocent. Hier soir nous sommes sortis, des camarades et moi, de la salle d'audience, absolument troublés."

Et Séverine écoute, regarde comme elle sait écouter et voir.

Du réître en faveur duquel a lieu un simulacre de jugement elle a tracé un portrait d'une implacable exactitude.

Pour la première fois elle croise le colonel Picquart... "Celui-là est un homme !", écrit-elle.

Esterhazy est acquitté mais "trionphant par ricochet", dit Séverine "bénéficiant moins des sentiments qu'il inspire que des haines attachées à un autre."

De plus en plus, pour Séverine, le voile se déchire. Elle n'est plus la femme qu'elle était quand, interviewant Léon XIII, elle mettait en lui toutes les espérances des chrétiens. Ce n'est plus en croyante aveugle qu'elle envisage les événements : c'est avec son esprit, son cœur et sa raison. Elle ne dit pas encore de Dreyfus : il a été jugé injustement, mais elle dit : il a été mal jugé. Cela lui suffit. Elle s'engage alors dans la voie qu'elle ne quittera plus : à la recherche de la vérité.

Zola a écrit sa fameuse lettre : "J'accuse" qui a révolutionné le monde... C'est la belle, la grande lutte ! D'un côté, enfin ! tout ce qui a un cerveau, tout ce qui veut la lumière, de l'autre de pauvres gens crédules et trompés et d'abominables coquins grouillant dans l'ombre et dans la boue.

Et c'est encore un simulacre de justice! Zola est condamné après de longues audiences dont Séverine a fait un récit qu'il faut lire et où la magnificence du style le dispute à la magnificence de l'idée.

Car ce n'est plus maintenant en spectatrice, en journaliste qu'elle suit les péripéties de ce qui est devenu : "l'Affaire". Elle s'est jetée dans la mêlée hardiment, noblement, elle a pris parti selon sa conscience. Elle va porter des coups... et en recevoir. Elle écrit, elle parle, elle agit.

La révision du procès de Dreyfus est, enfin ! obtenue.

Séverine a pressenti le succès. Elle le dit sous cette jolie forme

page 327²

et 338

Et voici Rennes.

Le déporté est revenu usé, grelottant de fièvre. Dans sa cellule les documents s'amoncellent.

Il apprend avec stupeur tous les événements qui se sont déroulés et dont, si involontairement, il a été pendant 5 années, le prétexte ou la cause. Il apprend que si des amis anciens l'ont abandonné, des amis nouveaux de qualité bien rare lui sont venus... Il cherche à comprendre "l'affaire Dreyfus". Il n'y parvient pas et n'y parviendra jamais car il ne faut pas la lire, l'entendre raconter : il faut l'avoir vécue !

Rennes se remplissait, vivait d'une vie intense. Toutes les personnalités des deux clans s'y installaient tant bien que mal.

En une auberge nommée : "Les Trois marches" se réunissait une élite dont Séverine était l'âme, l'inspiratrice... aussi l'enfant gâtée. Jeune sous des cheveux prématurément blanchis elle évoquait ces marquises poudrées d'autrefois jolies, rieuses, et en même temps calmes et réfléchies dans la dignité de leur rôle mondain.

Le jour de la première audience arriva. C'était le 7 août 1899. Nous allions enfin voir celui pour lequel nous avions combattu ! Le portrait que Séverine en a tracé, le voici. Il n'en est pas de plus exact.

Le procès se poursuit. Il dure de longs jours...

C'est encore, c'est comme au premier procès le même étalage de mensonges, de perfidies, dernier effort de bêtes mauvaises qui sont traquées et qui, encore, essaient de mordre.

La ville est hostile, sourdement. On y vit par groupes sympathiques échangeant entre les audiences ses espoirs et ses appréhensions. Cent personnalités notoires sont venues prendre l'air du procès. La presse du monde entier est représentée par ses membres les plus éminents et les plus estimés. Cela dans les deux clans.

Séverine est, par ses confrères, qualifiée de "meilleure entre les meilleurs". Ils disent et écrivent qu'elle décrit les halètements de ces scènes énergiques avec ces miroitements de mots scintillants, ce style carminé qui attire, réjouit et charme et fait la joie des lettrés en même temps qu'elle donne à méditer aux philosophes et aux penseurs..."

Un coup de feu vient d'être tiré sur Labori, le défenseur si dévoué de Dreyfus !

Au milieu du tumulte Séverine pleure.

"C'est votre œuvre", crie-t-elle aux adversaires essayant devant la réprobation unanime de se désolidariser de ce qu'ils appellent l'acte d'un fou.

- Oui c'est votre œuvre, c'est le produit de vos campagnes odieuses d'excitations et de menaces !

- Vous-même, lui répond-on, vous avez écrit des articles violents...

- J'en prends la responsabilité, dit-elle. J'ai souvent conseillé la pitié, jamais l'assassinat.

Enfin, c'est le verdict.

Dix ans de détention... Des circonstances atténuantes !

Soit ! dit Séverine. Nous acceptons.

Mais... la séance continue !

... à l'œuvre encore, à l'œuvre une fois de plus !

Puis, laissant déborder son cœur elle écrit :

"Du chagrin ! Oui, certes, on peut en avoir pour la Patrie et pour l'humanité. Mais ces sentiments-là sont du luxe dans la bataille.

On ne saurait s'y attarder ni s'y amollir.

Nous avons tiré l'homme de son bagne. Notre volonté a fait lever Lazare du tombeau".

Enfin ! le triomphe est venu, complet, éclatant. Dreyfus rendu à l'affection des siens. Picquart justement honoré. Henry s'est suicidé, ou l'a été. Esterhazy exilé a terminé dans la misère et le mépris une vie méprisable s'essayant, jusqu'au dernier moment, à des chantages éhontés...

Il ne reste de lui que des papiers certainement encore compromettants pour quelques personnages importants ou comparses.

Un homme sûr, Paul Desachy, les détient.

Il reste aussi, et cela c'est de la tristesse devant laquelle on doit s'incliner : il reste deux innocentes qui, à Paris, sur une scène de genre jouent pour gagner leur pain... ce sont les filles d'Esterhazy.

NOTES

1. La lettre en question n'est pas incluse.
2. La mention de cette page fait référence à l'ouvrage de Séverine intitulé : *Affaire Dreyfus. Vers la lumière. Impressions vécues*. Stock (1900)
3. Article du 24 janvier 1895 reproduit en préface du livre de Séverine sur le procès d'Alfred Dreyfus (*op. cit.*)